

Récit d'une visite au Parc du Désert

Bois du Tamarugal à Tarapacá¹ (Chili)

Les journées d'échange du Message de Silo au Parc Punta de Vacas en Janvier 2015 étant achevées, je me mets en route, avec deux autres pèlerins, au Parc du Désert afin d'y partager des expériences.



Le vol de Santiago à Iquique fait escale à Antofagasta, porte d'entrée sur l'immense désert d'Atacama situé au nord du Chili. Une préoccupation m'assaille et me laisse en suspens : « Comment survivre sans eau au milieu de rien ? »

Ma culture enracinée dans des paysages de forêts exubérantes et de crêtes enneigées opère en coprésence dans mes réflexions. Je sens bien que dans cet espace ouvert, presque infini, gît aussi "le vide", plus perceptible que dans le monde urbain, où on a tendance à le remplir avec la fièvre de la consommation, la distraction éphémère et la fuite institutionnalisée qui entretient l'oubli de soi.

Le fait de savoir qu'au milieu de cette mer de sable, un de nos Parcs d'Étude et de Réflexion est en train de se construire, modifie mon idée du désert qui ne me renvoyait qu'une image de paysage désolé. Désirant ardemment trouver une réponse à l'inexplicable, je recherche dans les dunes de ma mémoire et me souviens d'une lecture que j'avais faite sur *les pères du désert*. J'en termine avec ces divagations en concluant que les constructeurs de ce Parc devaient avoir une bonne dose de "saine folie".



Une fois à Iquique, un panneau nous surprend : il indique la voie d'évacuation en cas de tsunamis, nous laissant deviner les forces qui agissent malgré nous. Durant notre trajet à Pica, nous voyons défiler entre Iquique, Hospicio et Pozo Almonte des visages divers de cultures asiatique, pakistanaise et andine (péruvienne, bolivienne, équatorienne, colombienne). Lorsque le bus s'arrête devant le sanctuaire de la Vierge de La Tirana, comme un "déjà vu" résonne dans ma mémoire

l'écho du Kultrun mapuche², avec ses danses ou "diabladas"³ qui convergent pendant les fêtes de la Tirana⁴ en un irrévérent syncrétisme culturel et religieux.



Quelques kilomètres plus loin apparaît une mosquée, pareille à celles du Moyen Orient. C'est le nouveau refuge spirituel des immigrants pakistanais transformés en main d'œuvre des mines de la région. Comme pour enrichir encore plus le cadre de cette convergence culturelle, au kilomètre 23.5, le chauffeur annonce notre arrêt, signalant de la main la coupole de notre Salle, que l'on peut apercevoir au loin. « Les passagers qui descendent à "observatoire"⁵, vous êtes arrivés à destination ! »

Nous nous sentons au milieu de nulle part et, en effet, le chauffeur s'assure que quelqu'un nous attend. Encouragés par le flottement des drapeaux oranges sur le conoïde de la Salle que nous voyons depuis la route, nous répondons positivement et nous pénétrons dans le sable du désert. Au même instant, comme sortant des dunes, un des amis du Parc nous accueille. La crainte de n'être pas au bon endroit s'envole et tout commence à s'ajuster : le bon lieu, la bonne personne, et peu importe qui.

¹ Bois caché où, en des époques lointaines, vivaient les chamanes et les initiés venus de Tiwanaku. Vivaient aussi ici les "ñustas" (filles de rois) dédiées au spirituel et à la protection du feu sacré.

² Le Kultrun représente la cosmovision mapuche sur la moitié de l'univers de forme semi-sphérique.

³ Les diabladas représentent l'affrontement du bien et du mal. Syncrétisme de catholicisme espagnol avec des rituels andins irradiés depuis Tiwanaku, la Paz, Oruro (Bolivie), Pillaro (Equateur), en passant par Puno (Pérou).

⁴ Ñusta qui se transforme en guerrière cruelle et crainte. À la mort de son père assassiné par les conquistadores espagnols, elle se convertit au christianisme ; par la suite, ils en font une Vierge.

⁵ Les gens de la région associent la coupole de la Salle à d'autres lieux aux alentours qui sont dédiés à l'observation astronomique.

Les amis nous racontent les détails de la construction de "l'Œuvre" à laquelle ils se sont dédiés pendant un an. Je sens la grande affection qui nous accompagne agréablement dans notre parcours. La question que je me posais dans l'avion est éclaircie lorsqu'ils expliquent que sur une étendue de 100 km² des nappes d'eau se trouvent à seulement 11 mètres de profondeur. Par ailleurs, pour eux, la construction de la Salle était une priorité car elle donne au Parc son identité. La Salle rapproche l'image de nouveaux Parcs et inspire durant tout le temps de sa construction.



Nous nous installons dans le gîte situé près du Parc, construit par l'un de nos bons amis. Contemplant le lieu, je remarque comment, à la tombée du jour, lorsque la chaleur s'atténue et que la température devient agréable, il se transforme en une aquarelle représentant une oasis de tamarugals⁶.

Le temps de préparation pour entamer notre pérégrination au Parc s'achève. Marchant en silence, nous arrivons au Portail d'entrée. Juste avant le seuil, une légère brise me réconforte depuis "dehors", m'invitant à lâcher tout préjugé, à laisser derrière moi toute frustration passée. Lorsque je passe "dedans", je ressens cette évidence d'être en présence du lieu sacré qui réconforte. Je reconnais que tout ce qui arrive ici a à voir avec moi. Les monuments symboliques me rappellent les événements du chemin, m'amenant à approfondir mes réflexions, à nourrir mes compréhensions et à réveiller mes intuitions. Je vois se renforcer le sacré qui est en moi et je le reconnais aussi dans ceux qui partagent avec moi l'expérience de cet instant. Je m'émeus en reconnaissant que ce paysage extérieur est aussi à l'intérieur de moi et que je peux le voir matérialisé dans le monde du concret où la Salle, le Monolithe et le Portail revêtent une signification dans mon monde intérieur.



Je contemple le monolithe construit en chamotte (terre rouge du désert), et j'observe comment le cuivre, qui signale l'année de construction du Parc, fait ressortir sa texture ancestrale. Je me connecte avec le temps

qui transcende ce qui est chronologique. Lorsque je regarde vers le ciel, mes pieds dans le sable, les deux espaces s'intègrent et je comprends soudain cette phrase du Message⁷ :

« Ici, le terrestre ne s'oppose pas à l'éternel. »



En arrivant à la Salle, sa forme et sa texture m'impressionnent. Quasi à ras de la terre, les fondations en blocs de sel, comme à la base du portail, montrent les matériaux de la construction de la région, caractérisée par de grandes mines de sel⁸. Les murs d'une douce couleur rosée émettent une certaine chaleur qui atténue le contraste avec la coupole de couleur blanche, que la brise du désert contourne sans heurts.

J'entre par la porte située en direction de Punta de Vacas⁹ et, immédiatement, je sens une attirance vers le haut, produite par l'effet de forme de la coupole à peine éclairée, en même temps que s'affirme en moi

⁶ Tamarugo : arbre du désert. Il peut mesurer jusqu'à 20 mètres de hauteur et peut vivre jusqu'à 700 ans. Ses profondes racines lui permettent d'extraire l'eau pour survivre.

⁷ Première page du livre *Le Message de Silo*

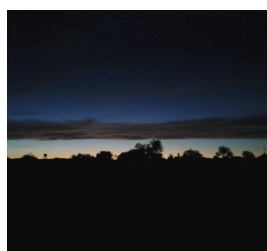
⁸ Mine de sel de Llamara située dans la commune de Pozo Almonte. Plus en direction de la Bolivie, la mine de sel de Uyuni.

⁹ Parc historique Punta de Vacas aux pieds de l'Aconcagua où Silo donna sa première Harangue "la guérison de la Souffrance", le 4 mai 1969.

la conscience d'être en présence d'un espace sacré. La forme insinuante de la Salle, qui induit le vide, nous amène tous à faire silence, exprimant sans effort un registre de paix intérieur.

Chacun en silence s'abandonne à sa profonde recherche. La notion de temps disparaît. Je m'immerge dans mon monde intérieur et je le laisse s'exprimer et prendre sa propre dimension, tandis que s'éloigne tout bruit qui pourrait interférer dans mon registre de "présence". Plus tard, lorsque nous nous synchronisons de nouveau à ce temps, je prends contact avec mes meilleurs sentiments. Ainsi, je remercie mes êtres chers et ceux qui m'accompagnent dans cette expérience, je remercie Silo pour avoir conçu depuis son mental cette représentation "objectale" du sacré et, enfin, je remercie tous ceux qui, depuis leur intentionnalité, l'ont concrétisé. Finalement, je quitte la Salle avec le soin que réveille un lieu précieux.

Le coucher de soleil dans le désert entame un festival de couleurs qui enflamment le ciel pour plusieurs heures, tandis que le parfum des tamarugals se répand dans l'atmosphère.



Tandis que le crépuscule dessine la silhouette de l'horizon, nous assistons à la naissance de Vénus, lumière pionnière du firmament, suivie d'un corso d'étoiles qui défilent une à une pour finir par dessiner la carte stellaire qui oriente les navigateurs de la nuit.

La demi-sphère céleste de 180 degrés se transforme en coupole de la grande Salle de l'univers, l'horizon se courbe, dissipant la notion d'espace et de temps quotidien. Cette nuit étoilée s'empare de mon mental et me permet de retrouver ma dimension en tant qu'être humain, de me sentir partie de cet univers, ce que je tends à oublier dans la petitesse de mon quotidien.



Le cosmos est là, témoin extérieur de toute existence, suspendu au-dessus de ma tête, élevant mon regard microscopique. Tant de vie existante nous attend ! Tant d'étoiles filantes et de planètes à voir ! Je sens que tout ce qui nous reste à découvrir m'ouvre le futur vers l'éternité.

L'univers entier s'éveille avec moi lorsque le sens que je donne à mon existence est renouvelé. Pour quelques instants, je parviens alors à m'arracher du plan moyen où ma vie redevient quotidienne et absurde, et je rends à cette vie sa dimension. Je comprends que j'ai besoin de me souvenir de ma "présence", pour entrer en résonance avec l'immensité de cet espace qui m'entoure et me pousse étrangement vers le haut, vers ce qui est élevé.

Je me souviens de la dernière phrase du chapitre du *Message sur la Réalité Intérieure*¹⁰ :

«Ainsi, aujourd'hui, le héros de cet âge vole vers les étoiles. Il vole vers les régions jusqu'alors ignorées. Il vole vers l'extérieur de son monde et, sans le savoir, est lancé vers son centre intérieur et lumineux »



Lorsque la nuit nous a recouverts de son grand manteau, survient le froid sidéral du désert, pénétrant dans mes os. Peu avant l'aube, je piétine de froid et entreprends le chemin du retour au gîte. J'éprouve que dans ce même espace, vivent ensemble, comme un seul tout, les deux extrêmes : le froid et le chaud, la nuit et le jour, le zénith et le nadir ; et je peux ainsi intégrer dans mon mental toutes les différences. En réconciliant en moi les opposés, et en éliminant toute censure qui dévalorise la diversité apparente, je vois comment ce Principe prend vie :

« Si pour toi le jour et la nuit, l'été et l'hiver sont bien, tu as dépassé les contradictions »¹¹.

Le lendemain, un séisme de force 5.8, chose commune dans région, nous arrache du sommeil. Nous nous souvenons alors en même temps du panneau à propos du tsunami, ce qui déclenche un raz de marée de rires complices devant le "surréalisme" de la situation. Il paraît que dans le Tamarugal, les "mouvements du sol" sont fréquents et déstabilisent celui qui, n'ayant pas, comme l'arbre, planté ses racines profondément et se retrouve pris au dépourvu, cherche à "dormir ou mourir".

José Salcedo

Janvier 2015

(Traduction en français : Claudie Baudoin)

¹⁰ *Le Message de Silo*, chapitre XX, la Réalité Intérieure, dernier paragraphe du Livre.

¹¹ *Le Message de Silo*.